

Littérature française

L'étreinte qui arrive à l'heure

«Le Centre de la France» est aussi celui de la femme. Rencontre avec Hubert Lucot, auteur multidimensionnel autour d'un amour vu de l'intérieur.

par Eric LORET

Hubert Lucot

Le Centre de la France

P.O.L, 446 pp., 24 €.

Le Noir et le bleu

Argol, 96 pp., 18 €.

On entre dans un texte d'Hubert Lucot comme dans la lumière, aveuglé, pris dans les phares de la voiture, on plonge dans une autre dimension. Chute immobile dans un mille-feuilles de mémoire, supernova de temps qui se replie et explose au point de départ du «récit» qui tourne autour du *Centre de la France* : la mort d'une femme avec laquelle le héros eut une liaison trente-cinq ans plus tôt. A partir de cette fin, le narrateur ressuscite la chair même de leur amour, tente de retrouver la présence réelle (pour parler catholique) de la pénétration sexuelle. *«Mais je pense, aujourd'hui comme il y a trente-cinq ans, à l'union, à la consistance de cette union cosmique, forme physique de l'ontologique : il y avait eu Ça, recommençable, inépuisable. Nous prenant, nous coïncant, nous réalisons une chimère à l'énorme réalité, c'est peu après le Divan que j'entendis pour la première fois l'expression "la bête à deux dos"; dès que nous nous voyions sauf dans l'avenue Bugeaud en 1956, nous étions LÀ, dans l'espace, dans l'instant, pour ÇA. La CHOSE non pas accomplir l'acte nommé chose par les légers, mais ÊTRE LA CHOSE constituait notre destin immédiat sous une forme volumineuse : nous transformions du temps passif (la longue attente ? Parfois le bref moment où d'un café retiré nous montions dans la chambre secrète) en espace actif, lequel était nous-mêmes adoptant une forme neuve, nue, crue, nous accomplissions une généralisation aux multiples dimensions du chemin linéaire de nos sexes intensément pensés comme l'âme active (passive) de nos corps.»*

Hubert Lucot, 70 ans, fut le dessinateur-auteur du *Grand Graphe* à l'aube des années 70, un texte-constellation de trois mètres sur quatre, que l'on peut acheter en papier peint. S'il a depuis aplati la spatialisation en linéarité, il n'a pas perdu la multidimensionnalité de son écriture, trouvant des équivalences par télescopages, accélérations, virages soudains. L'impression ressentie n'est pourtant pas celle d'un excès mais d'une légèreté, d'une volute de lumière et flocons. Simultanément paraît un essai sur Cézanne, *le Noir et le bleu*, art poétique fondé sur les catégories du devenir et de l'inachèvement, et

autoportrait humoristique (1). Lucot devrait redonner un volume de ses *Slogans*, salutaires foutages de gueule antilibéraux : «*Certains chômeurs imprévoyants ont vendu leurs reins et leurs yeux avant le boom.*»

«Le Centre de la France» était en chantier depuis 1989.

J'ai fait très rapidement une première version dans l'été 1989, d'environ 150 pages. C'est un livre sur la mémoire et le sexe, vu de l'intérieur du sexe sexe étant pris métonymiquement, où les scènes sexuelles sont écrites non pas en voyeur, mais avec le sexe lui-même. Je voulais écrire l'étreinte : on peut rester des journées entières au lit avec une femme et il se passe des tas de choses, on parle, on raconte. Un monde traverse le lit. Quant à l'intrigue, c'est l'histoire de la première liaison du jeune héros avec une femme qui a presque vingt ans de plus que lui et l'apothéose de cet amour, avant qu'il ne soit réprimé, se déroule pendant la bataille de Diên Biên Phủ. J'ai bien dit Diên Biên Phủ et j'ai bien dit répression familiale. Pour faire monter ces deux thèmes dans le livre, il m'a fallu presque dix-sept ans parce ce que j'avais d'autres projets en train. Je composais *Sur le motif* à partir de mes cahiers intimes. J'ai continué à utiliser ces cahiers, à les traiter par réduction ou par extension. A temps perdu, en quelque sorte, j'ai écrit des annexes pour cette version courte du *Centre de la France*, qui s'appelait alors *l'Avenir du passé*, titre un peu ringard mais qui expliquait bien la présence en nous du passé et la réécriture permanente à laquelle on se livre aussi bien individuellement que politiquement sur ce passé. Ces annexes se sont multipliées. En 1997, certaines se sont parfaitement insérées dans des chapitres existants. Aucune quasiment n'a donné lieu à un chapitre nouveau. Et certaines, qui étaient très intéressantes, n'ont pas trouvé leur place. Ensuite de nombreux ajouts se sont déplacés. Tous ces mouvements, de 1997 à 2005, ont créé un volume, un monde spatio-temporel à n dimensions.

Le titre «le Centre de la France» est un peu sibyllin.

A un moment, l'héroïne dit à peu près au héros «tu cherches le centre, c'est-à-dire le sexe, le con, dans tes caresses» et elle semble se refuser. Ensuite, il est sans cesse question d'un voyage, notamment en France, que le jeune héros ne fait pas avec l'héroïne, pour la bonne raison qu'elle est mariée. Donc le centre de la France c'est à la fois ce voyage en France et le centre de la femme.

L'approche de ce centre se fait par retours, répétitions, mais il n'est jamais atteint.

Par flash-back, anticipations, composition cyclique. Le récit va de la fin de 1953 à 1956 puis ensuite, très rapidement de 1956 à 1989, qui est censé être le présent du livre. On revient au passé avec toutes les incertitudes de la mémoire, mais ces incertitudes sont

précisément ce qui nous renseigne sur nous-même, nos désirs, nos fantasmes. C'est le blanc de Cézanne, un blanc très concret qui n'est pas mallarméen. C'est une expérience du corps, de la mémoire, du langage. Les choses qui ont été doivent être saisies dans leur mouvement. Mon livre saisit à la fois l'être et le devenir. Il contient à la fois un portrait et de l'histoire, le portrait n'est plus le même à la fin de l'histoire.

Ce blanc de Cézanne, non mallarméen, ou le «verre invisible» que vous commentez dans «le Noir et le bleu», semble une métaphore adéquate pour vos livres.

C'est un fantasme que j'ai souvent eu. Le blanc, le trou, la lacune, permet le mouvement. Un manque de substance, de matière. Je refuse la tentation esthétique, littéraire, qui consisterait à dissoudre la réalité dans le langage, comme les trente pages de description de la robe de la duchesse de Guermantes par Proust ne permettent aucunement de voir la robe. La lacune dans le verre de Cézanne laisse entendre l'étonnante matérialité du verre.

On a pourtant l'impression que l'inspiration bergsonienne de Proust est aussi une source pour votre écriture de la mémoire.

Proust, c'est la fin d'une littérature romanesque française. Une fin que je salue hautement et qui a eu une grande influence sur moi, mais mon début, ce serait plutôt *Ulysse* de Joyce et *les Illuminations* de Rimbaud, toutes oeuvres j'ai eu la chance de lire très tôt, de sorte que je n'ai pas subi d'influence dominante.

Même Stendhal ?

Comme je le dis dans un livre à venir, j'étais très lourd, j'écrivais lourdement quand j'étais au lycée. Mes sensations étaient stendhaliennes mais pas mon style. Pour arriver à l'acuité stendhalienne, il a fallu que je passe par Proust, Joyce, Rimbaud et par des tas de gens non stendhaliens. Planck, Einstein, Cézanne ont eu plus d'influence sur moi que la littérature. J'ai eu la chance de diriger dans les années soixante des encyclopédies qui accordaient une grande importance aux sciences, de voir se développer la génétique, l'astrophysique moderne. Je me suis aperçu que la recherche, l'expérimentation n'étaient pas que des jeux de l'esprit, qu'elles s'appuyaient vraiment sur l'objet, mais le traversaient, s'en libéraient, le faisaient éclater. Qu'on n'était jamais, comme dans les films français, en champ/contrechamp avec un acteur devant le paysage. En réalité, le paysage rentre dans l'acteur, l'acteur éclate le paysage, les sons sont toujours perçus dans la marge, ce qu'on dit n'est jamais une réplique devant un micro.

La technique et la critique cinématographiques sont omniprésentes dans votre oeuvre.

A dix ans j'étais fasciné par *Citizen Kane*, à onze ans par *Gilda*. A vingt et un ans par *Lola Montès*. Dans les cas de Welles et d'Ophüls, le flash-back a une importance considérable et l'oeil affronte l'objet avec une violence incroyable. Le premier plan disparaît derrière votre tête, on fonce dans les perspectives, ça m'a bouleversé. Jusqu'à la fin, je resterai l'homme de ces mouvements.

(1) A signaler également, la permanence d'une fantaisie footballisticomique aux Editions de l'Attente, «Dans l'enfer des profondeurs» (c.immediat@free.fr).